Ami du Clergé du 2 février 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

L'Année Sainte 1950. — Son but primordial : la sanctification des âmes, 33.

Simples notes dominicales. — III. « Septuagésime » Les conditions du salut, 35. — IV. « Sexagésime » : Puissance de la grâce divine, 36.

Fête de Notre-Dame de Lourdes. — Lourdes et l'Eucharistie, 37.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXIV. Les Papes d'Avignon, 39.

L'ANNEE SAINTE 1950

V

Son but primordial : la sanctification des âmes

Mes frères,

L'intention principale, l'objectif suprême, le but primordial de l'Année Sainte — le nom l'indique d'ailleurs — comme s'est exprimé le Pape (*Alloc. consistor.* du 12, XII, 49) et qui se détache en relief sur les autres intentions, les devance et les conditionne, c'est la sanctification des âmes.

Dans tous les documents pontificaux cette intention occupe la première place.

Ainsi, dans la « prière pour l'Année Sainte », c'est la première demande : « Que l'Année Sainte soit pour tous une année de *purification* et de *sanctification*, de *vie intérieure* et de *réparation*, l'année du grand retour et du grand pardon ! »

Dans la bulle d'indiction ou de promulgation du jubilé « *Jubilæum maximum* » qui débute par ces mots : « Le grand jubilé a pour but de rappeler tous les chrétiens non seulement à l'expiation et à l'amendement de leurs fautes, mais encore à *l'acquisition de la vertu* et de *la sainteté*, selon cette parole : Sanctifiez-vous et soyez saints, parce que je suis le Seigneur votre Dieu (Lév., x, 7 ; I Petr., I, 16). »

Dans le Radio-Message de Noël 1949 : « Elle doit... déterminer l'avenir de l'Eglise, appliquée au dedans à rendre plus pure et à répandre davantage dans le peuple *la sainteté de ses membres*, tandis qu'elle s'efforce au dehors de faire passer et de diffuser son esprit de justice et d'amour jusque dans les institutions sociales... »

Et l'on pourrait multiplier les citations.

Mgr Valeri, président du Comité Central de l'Année Sainte pouvait-il écrire : « Pour parler en termes plus clairs et plus simples, il s'agit de nous acheminer vers les sommets de la sainteté. Il serait parfaitement inutile de dénombrer à la fin de ce grand Jubilé les personnages qui y auront pris part, les foules qui auront accouru au tombeau du Prince des Apôtres, les solennelles cérémonies qui s'y seront déroulées, si tout cela n'était accompagné d'un profond renouvellement des esprits et d'une orientation de la société vers des buts meilleurs » (*Croix*, 23, XII, 49).

Le Saint-Père a tracé la voie qui doit conduire à cette sanctification : celle de la *prière*, de la *pénitence* et de la *charité*. Persuadés de cet objectif suprême, appliquons-nous à nous stimuler à cette prière, à cette pénitence et à cette charité qui nous permettront de l'atteindre.

I. — *La prière*

« ...*Impensiores... preces ad Deum fundant*, qu'ils répandent devant Dieu des prières plus abondantes ! » C'est la première consigne du Saint-Père (*Jubilæum maximum*). Il demande aux évêques et aux prêtres de le recommander instamment aux âmes dont ils ont la charge.

Cette directive n'est pas nouvelle. C'est la méthode classique de sanctification : dans le catéchisme la prière était inscrite comme le premier moyen de sanctification. Il faut toujours le rappeler et il fallait inviter, pour cette Année, qui doit être sanctifiante autant qu'elle est sainte, à des prières plus instantes.

C'est bien en effet à la prière et à une prière plus pressante qu'il faut en revenir.

Quel est le but principal à atteindre ? — Notre sanctification. Car cette sanctification même des individus aura son retentissement sur la collectivité et les efforts purement humains en vue des autres intentions de l'Année Sainte ne pourraient suffire par eux-mêmes.

Mais la sanctification est d'abord œuvre de la grâce de Dieu. Qu'il s'agisse de conversion, de persévérance et de croissance dans la vie chrétienne, du don de la persévérance finale, il nous faut cette grâce ou ce secours de Dieu comme seule cause capable de produire pareil effet. Faut-il rappeler les déclarations formelles de Notre-Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jo., xv, 5) ; « ...Nous sommes incapables d'une bonne pensée par nous-mêmes (II Cor., III, 5) ; ...c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire » (Phil., II, 13).

Et le moyen normal, efficace, universel d'obtenir cette grâce indispensable c'est la prière. Sans doute, notre Père du ciel qui sait nos besoins, comme le rappelait Jésus aux âmes trop peu confiantes, n'a pas besoin que nous les lui exposions. Mais il n'accorde qu'à la prière pour que nous nous maintenions dans cette attitude d'humilité qui convient à la créature.

Aussi N.-S. ne cesse-t-il de nous donner l'enseignement et l'exemple de la prière et après lui ses apôtres. « Il faut prier toujours et sans se lasser » (Luc, XVIII, 1) ; « Priez sans cesse... Je fais mémoire de vous dans mes prières, en rappelant sans cesse devant notre Dieu et Père, les œuvres de votre foi... » (I Thess., v, 17, etc.). Exemples et préceptes si bien mis en pratique par les saints : tous ils furent des hommes de prière.

Pour répondre à l'appel du Pape et promouvoir notre sanctification, tout au cours de cette année sainte : *prions mieux*, c'est-à-dire avec modestie, attention et dévotion, renouvelant en nous l'esprit de prière ; *prions davantage* de cœur et d'action, faisant à la prière une plus large place dans notre vie ; *prions avec le Pape :* comme les apôtres et nous après eux reprenons la prière de Notre-Seigneur, aimons à réciter, en certaines circonstances du moins, la prière du Souverain Pontife pour l'Année Sainte.

II. — *La pénitence*

« ...*Sanctæ pœnitentiæ... opera multiplicent ;* qu'ils multiplient les œuvres de pénitence. » Deuxième con-

signe du Pape *(Jubilæum maximum)* : « Que l'Année Sainte soit pour tous une année de purification... de réparation... de grand pardon. »

Or purifier, réparer, obtenir pardon, c'est le rôle premier de la pénitence. Elle répare l'injustice que le péché a commise contre Dieu en portant atteinte à ses droits, à ses droits à notre obéissance, à notre amour, à notre reconnaissance.

Notre Sauveur, pur et impeccable, qui avait chargé ses épaules de l'iniquité de nous tous, n'a été l'Agneau de Dieu qui efface le péché que par une vie pénitente, achevée sur le Golgotha. « Toute sa vie fut une croix et un martyre. Nous avons été purifiés dans son sang ».

Et la loi est la même pour nous. Si vous ne faites pénitence vous périrez tous. Il nous faut expier dans ce monde ou dans l'autre. Nous l'avons appris au catéchisme. Le sacrement de pénitence, qui purifie et qui pardonne, ne relève pas de la peine temporelle mais l'inclut, ce que nous appelons la satisfaction. Et cette pénitence que nous impose le prêtre n'est elle-même qu'un rappel et qu'un commencement de l'obligation de la réparation pour nos péchés.

Que l'Année Sainte soit pour tous... « l'année du grand retour », dit encore le Pape.

C'est l'autre rôle de la pénitence de travailler à cette sanctification, à la vie intérieure, au grand retour. Elle répare, avons-nous dit, mais aussi elle prépare. Elle expie les fautes du passé, mais aussi elle prémunit contre celles du présent et de l'avenir.

Nous savons bien d'expérience que vivre chrétiennement c'est un perpétuel combat, la lutte des deux hommes qui sont en nous, ou pour parler sans image, la guerre de la concupiscence à la vertu. Pouvons-nous être chastes sans mater la sensualité qui nous pousse aux plaisirs défendus ? Pouvons-nous être humbles, charitables et doux sans refréner l'orgueil, sans briser l'égoïsme, sans maîtriser la colère ? Pouvons-nous adorer Dieu en esprit et en vérité, lui donner la première place, lui rendre le culte véritable déterminé par l'Eglise, sans vaincre notre respect humain ? Le royaume des cieux, c'est-à-dire le règne de Dieu dans nos âmes ou notre sanctification, exige des efforts et il n'y a que les vaillants à l'emporter de haute lutte.

Ainsi pour être l'année du grand pardon et du grand retour, l'Année Sainte doit être pour chacun d'entre nous l'année de la pénitence et de la mortification.

III. — *Les œuvres de charité*

« ...*Caritatisque opera multiplicent*. Qu'ils multiplient les œuvres de charité. » Troisième consigne du Pape *(Jubilæum maximum)*.

Sans doute, en recommandant ces œuvres de charité, le Saint-Père pense par contre-coup à toutes ces misères d'aujourd'hui qu'il recommande à Dieu : « Donnez aux infirmes la résignation et la santé, aux jeunes gens la force de la foi, aux jeunes filles la pureté, aux pères de famille la prospérité et la sainteté du foyer, aux mères l'accomplissement de leur mission éducatrice, aux orphelins une affectueuse tutelle, aux réfugiés et aux prisonniers leur patrie, à tous votre grâce, en préparation et comme gage de l'éternelle félicité du ciel. »

Mais ici, cette recommandation aux œuvres de charité, est d'abord un moyen d'atteindre le but primordial du Jubilé : notre purification et notre sanctification.

S. Pierre n'écrit-il pas, reprenant la parole des Proverbes (x, 12) : « Avant tout, ayez entre vous une grande charité, car la charité couvre une multitude de péchés. Pratiquez sans murmure l'hospitalité les uns envers les autres. Que chacun mette au service des autres le don qu'il a reçu, comme il convient à de bons dispensateurs d'une multiple grâce divine » (I Petr., IV, 8-10) ? La charité effective, la pratique des bonnes œuvres, l'exercice des œuvres de miséricorde, de miséricorde corporelle et spirituelle, est un des grands moyens de nous attirer le pardon de Dieu et l'effusion de ses grâces. N'oublions pas l'enseignement du Maître : « Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde... Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ;... selon ce que vous aurez jugé on vous jugera et de la même mesure dont vous aurez mesuré on vous mesurera... »

Bien plus, ces œuvres de charité, c'est déjà la charité, ou la vie chrétienne, ou la sainteté — car tous ces termes sont synonymes — s'épanouissant en nous et rayonnant autour de nous. C'est le même S. Pierre qui continue soulignant l'inspiration surnaturelle de ces œuvres : « Si quelqu'un d'entre vous parle, que ce soit comme si la parole de Dieu sortait de sa bouche. Si l'un de vous exerce un ministère, qu'il le fasse comme par la vertu que Dieu donne, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ à qui appartiennent la gloire et la puissance aux siècles des siècles » (10 et 11). Voilà bien la vraie et belle vie chrétienne qui vient de Dieu et remonte à Dieu.

* *

Prière, pénitence, charité, devoirs essentiels des chrétiens pendant l'Année Sainte afin d'en faire une année de sanctification. Les rappeler n'est pas s'en tenir à des lieux communs, ni reprendre des sentiers battus. Ce sont les méthodes classiques de sanctification qui ne changent pas mais qui s'imposent davantage à notre attention et à nos efforts en cette Année Sainte.

Le pèlerinage de Rome, les cérémonies du Jubilé, les splendeurs des béatifications et des canonisations n'opéreront pas automatiquement cette sanctification des âmes, ni les autres intentions que le Saint-Père lui a données. Tout cela peut et doit y aider en ramenant chacun de nous à l'essentiel. Sans aller à Rome, une moniale dans son cloître, et les peuples parqués derrière le « rideau de fer », et les ouvriers chrétiens qui n'ont ni le temps ni les moyens d'aller voir Pierre, par la ferveur de leurs prières, par la générosité de leur pénitence, par les œuvres de leur charité pourront mieux réaliser ces espoirs de renouvellement et de rayonnement de vie chrétienne que les bienheureux « Romées » que n'inspirerait pas cet esprit surnaturel.

« Ce ne sera pas une fête bruyante, ni un prétexte à de pieuses distractions, ni même un vaniteux déploiement de forces catholiques, au sens que donne à ce mot le monde, pour qui le succès consiste dans l'approbation momentanée des multitudes. L'Année Sainte doit opérer *plus sérieusement* et *plus profondément dans les âmes*, elle doit stimuler et promouvoir plus largement les vertus privées et publiques, elle doit être et paraître plus intimement et franchement chrétienne.

Elle devra correspondre à la volonté mystérieuse de Dieu, elle devra se signaler comme l'année du grand

retour, l'année du grand pardon, du moins dans la mesure où notre époque a été, même dans un passé récent, une époque d'apostasie et de fautes ! » (Message de Noël).

Il importe de nous pénétrer tous de cet esprit surnaturel, tous, et ceux qui iront à Rome et ceux qui resteront ; ceux qui iront à Rome pour ne pas se laisser distraire de l'essentiel, et ceux qui resteront pour ne pas se juger des déshérités. C'est sur nos dispositions intérieures, sur la valeur de notre prière, de notre pénitence et de notre charité, que Dieu mesurera l'effusion de ses grâces sur nous et sur l'Eglise.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

III

La Septuagésime

LES CONDITIONS DU SALUT

Mes frères,

Ce dimanche porte le nom de dimanche de la *Septuagésime*. Littéralement ce nom signifie : « Soixante-dixième jour ». Entendons : avant Pâques. Et cependant, il n'y a que neuf semaines, soit 63 jours avant Pâques. Pour expliquer cette anomalie il faut se placer au premier dimanche du Carême, que le temps de la Septuagésime est destiné à annoncer et préparer.

Le mot Carême est une corruption du mot « Quadragésime » ou quarantième jour avant Pâques. Le Carême en effet dure quarante jours. On a pris l'habitude d'appeler le dimanche précédent la Quinquagésime ou cinquantième jour, celui d'avant la Sexagésime, ou soixantième jour, et enfin celui de ce jour le soixante-dizième jour, en raison de la difficulté de désigner plus brièvement ces diversités de semaines avant Pâques.

C'est dire que la Septuagésime est déjà centrée sur Pâques. La liturgie adopte la couleur violette, qui est la couleur de la pénitence. On supprime jusqu'au Samedi Saint le chant de l'*Alleluia,* qui est un cantique de joie. Dès le premier mot de l'Introït de ce jour, il est fait allusion à la destinée de l'homme ici-bas, à la suite du péché originel : « Les douleurs de la mort m'ont environné, les douleurs de l'enfer m'ont entouré ; dans mon affliction, j'ai invoqué le Seigneur ! »

Même note, au Graduel et au Trait : « Vous êtes notre secours au temps du besoin et de l'affliction... Du fond des abîmes, je crie vers vous, Seigneur !... »

I. — *Epître*

L'épître est tirée de la Ire aux Corinthiens. Corinthe est une ville de Grèce, qui, au temps de S. Paul, était très prospère, très riche et très corrompue. S. Paul y avait prêché parmi les Juifs et les païens et il y avait obtenu de si brillants résultats que cette Eglise était devenue l'une des communautés les plus ferventes de cette époque primitive. Nous possédons deux magnifiques lettres de S. Paul aux fidèles de Corinthe.

Dans la page qui nous est offerte aujourd'hui, l'Apôtre compare la vie aux combats du stade. Il faut se rappeler que les sports étaient extrêmement en honneur à cette date. Les champions se préparaient aux compétitions du stade avec le plus grand soin. « Ceux qui combattent dans l'arène, dit saint Paul, s'abstiennent de tout ». Il fallait donc se soumettre à un régime sévère, à un entraînement continuel, à un dressage de toute une vie.

Et le raisonnement de l'Apôtre est le suivant : Pour une couronne éphémère, pour une gloire toute humaine, un triomphe passager, voyez les efforts que font les athlètes. Et nous, que faisons-nous pour une couronne immortelle, pour une gloire surnaturelle, pour un triomphe sans fin en Dieu ?

Comme il serait facile de diversifier ce même raisonnement. Ce ne sont pas seulement les athlètes qui pourraient nous servir de leçon. Voyez donc ce que font les négociants, les industriels, pour développer leurs affaires. Et nous-mêmes, ne pourrions-nous pas nous poser cette question :

Est-ce que je fais pour mon âme, pour mon avenir éternel ce que je fais pour la vie de mon corps, pour le bien-être matériel de mon foyer ? Nul argument n'est plus traditionnel, dans l'histoire de la prédication chrétienne. C'est constamment que les orateurs chrétiens ont, au cours des siècles, rappelé aux chrétiens que la grande affaire de l'homme est *le salut de son âme.* C'est sur l'éternité qui nous attend auprès de Dieu que se trouve orienté tout notre destin. Là est seulement notre véritable avenir. Si donc nous sommes logiques dans notre foi, nous devons apporter à la préparation de cet avenir de notre être essentiel qui est avant tout spirituel, au moins autant de soin, d'intérêt, d'effort persévérant que nous apportons au gain de notre vie temporelle.

Et rien n'est plus conforme à l'esprit de l'Evangile, car l'une des paroles les plus profondes de Notre-Seigneur est celle-ci que tout le monde devrait savoir par cœur et se répéter souvent à soi-même : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ! »

Il faut dire toutefois que si S. Paul a pris spécialement ici cette comparaison des courses du stade, c'est pour insister sur cette pensée que notre vie est une course, un combat, une lutte de tous les jours. Et donnant l'exemple de la préoccupation du salut, il écrit aux Corinthiens : « Moi donc, je combats, et non au hasard, mais je dompte mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. »

Une telle parole est la meilleure introduction à l'esprit du Carême. Ce temps est un temps de pénitence, c'est-à-dire de triomphe de l'esprit sur la matière, de discipline salutaire pour le corps, en vue de la victoire de l'âme.

II. — *L'Evangile*

C'est un enseignement parallèle que nous allons trouver dans une page d'Evangile tirée de S. Matthieu.

Elle contient une parabole qui compte parmi les plus belles de l'Evangile : les ouvriers de la vigne. Comme toutes les paraboles, elle a un sens moral, qu'il importe par dessus tout de dégager.

Le Maître qui appelle des ouvriers à sa vigne, c'est Dieu, le Maître des maîtres. Les ouvriers, ce sont tous les hommes. La vigne, c'est la vie présente avec ses devoirs qui se distinguent en devoirs généraux, imposés à tous et en devoirs particuliers, qui varient selon les vocations de chacun de nous. Il est clair que le prêtre ou le religieux, par exemple, ont des devoirs particuliers différents de ceux

des fidèles dans le monde. Mais tous, selon leurs vocations diverses, selon leurs possibilités et leurs talents doivent servir Dieu et accomplir la loi des lois, celle de l'amour de Dieu et du prochain.

Il ressort de la parabole des ouvriers de la vigne que Dieu appelle tous les ouvriers sans distinction, mais ce n'est pas à la même heure. Il y a les ouvriers de la première heure, qui, selon la coutume antique se situait à six heures du matin ou au lever du soleil, puis ceux de la troisième, de la sixième, de la neuvième et de la onzième heure, c'est-à-dire respectivement 9, 12, 15 et 17 heures, la journée se terminant à 18 heures, c.-à-d. au coucher du soleil.

On peut interpréter ces diverses heures de deux manières : en premier lieu, des diverses époques de l'histoire des hommes, en second lieu, des diverses dates de la vie où chacun de nous se tourne vraiment vers Dieu.

Les Pères de l'Eglise ont le plus souvent adopté la première explication :

« Le matin, dit S. Grégoire le Grand, résumant ses devanciers, c'est le temps qui s'écoule depuis Adam jusqu'à Noé ; la troisième heure, de Noé à Abraham ; la sixième heure, d'Abraham à Moïse ; la sixième heure, de Moïse à la venue de Jésus-Christ, et la onzième heure, l'époque où les païens sont appelés, à leur tour, à entrer dans la vigne du Seigneur. »

Dans cette interprétation, on comprend la mauvaise humeur des ouvriers de la première heure, qui représentent le peuple de Dieu, qui avaient gardé la vraie religion depuis les origines, alors que les païens étaient tombés dans toutes sortes de superstitions et d'erreurs idolâtriques.

Il y eut en effet, au début de l'Eglise, une sorte de jalousie et d'irritation de certains Juifs convertis au christianisme contre les païens venus à l'Evangile. Et cette jalousie fut encore bien plus violente chez les Juifs qui ne se convertissaient pas, précisément parce qu'ils étaient scandalisés de voir que le salut était accordé aussi bien aux païens qu'aux Israélites de vieille souche ! Le denier qui est accordé à tous, en effet, c'est l'entrée au paradis. Mais gardons-nous bien de croire que, une fois entré au ciel, tous les ouvriers reçoivent la même récompense, car il y a des degrés dans la gloire, selon les mérites de chacun.

Dans la seconde interprétation, Dieu appelle tous les hommes, mais son appel n'est pas entendu de tous à la même heure de la vie : les uns travaillent dès le matin, d'autres se convertissent plus tard. Et il y a aussi les ouvriers de la onzième heure, ceux qui ne se tournent vers Dieu qu'au soir de leur vie. Ils ont perdu beaucoup de temps. Au ciel, ils n'auront peut-être une place aussi haute que les autres, mais jusqu'au bout la miséricorde de Dieu les attend, les sollicite, leur offre de travailler à sa vigne et de gagner ainsi ce denier divin, qui est la vie éternelle, ou le salut de l'âme.

* *

C'est donc toujours là qu'il faut en venir. Le salut est la grande affaire de notre vie. Nous ne sommes sur la terre que pour y travailler. Nous retiendrons des leçons liturgiques : 1° la pensée qu'il faut châtier son corps, pour faire dominer l'âme, comme les athlètes acceptent un dur régime pour gagner le premier prix ; et 2° que jusqu'à la onzième heure, Dieu nous appelle à sa vigne et que la récompense nous attend. Ainsi soit-il.

IV

Sexagésime

PUISSANCE DE LA GRACE DIVINE

Mes frères,

Ce dimanche est spécialement consacré au souvenir de l'apôtre S. Paul. Nos missels précisent que la « station » était aujourd'hui à la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. La « station » ; cette expression rappelle un très ancien usage, maintenant disparu depuis longtemps, et selon lequel toute la cité des papes se rendait, par paroisses, en une seule église où le Souverain Pontife, entouré de tout son clergé, célébrait la Messe solennelle. On se rendait au lieu de la station, en des processions nombreuses, de tous les points de la ville. Le long du chemin on chantait les litanies des saints, et en entrant dans l'église de la station, on entonnait un psaume appelé *entrée*, en latin *introïtus*, d'où nous avons fait introït. Nos *introïts* et le *Kyrie eleison* qui ouvrent le chant de la messe sont des souvenirs de cette litanie et de cette entrée des diverses paroisses en l'église stationale.

Aujourd'hui donc, les paroisses de Rome se rendaient à Saint-Paul-hors-les-Murs, qui se trouve à près d'une heure de marche en dehors de la cité. Rien de plus naturel que le nom de S. Paul se trouve dans la *collecte* de la messe, comme vous avez dû le remarquer tout à l'heure. Et nous allons voir que l'épître du jour est l'une des pages les plus saisissantes des lettres de ce grand saint.

I. — *L'Epître : Un miracle de la grâce*

Cette épître est tirée de la IIe aux Corinthiens. Pour bien comprendre cette page, il faut nous rappeler qu'il existait une sorte de division et de querelle, au sein de la primitive Eglise, au sujet de l'entrée des païens dans la religion chrétienne. Un parti très fort voulait réserver aux descendants d'Israël une primauté de puissance au sein de l'Eglise et imposer aux païens convertis certaines conditions destinées à en faire d'abord des Juifs d'adoption, avant d'en faire des chrétiens. C'est contre ces *judaïsants*, que nous appellerions aujourd'hui des « *racistes* », que s'élevait S. Paul. Au ton très ému de sa lettre, on devine que la controverse était ardente et vive. S. Paul était *antiraciste*, il était universaliste, il ouvrait l'Eglise du Christ à tous les hommes, il avait le sens « catholique », conforme aux volontés du Christ.

Son épître nous donne de curieux détails sur ses origines, sur ses travaux, sur ses souffrances, sur les faveurs divines dont il avait été comblé.

1° *Ses origines :* « Sont-ils Hébreux ? moi aussi ! Sont-ils Israélites ? moi aussi. Sont-ils de la race d'Abraham ? moi aussi. Sont-ils ministres du Christ ? pour parler bien peu en sage, je le suis plus encore ! »

2° *Ses travaux :* « J'ai souffert plus de travaux, plus de prisons, des coups sans mesure. J'ai été souvent en danger de mort. J'ai reçu des Juifs, cinq fois, quarante coups de fouet, moins un. » — Pour comprendre cette phrase, il faut savoir que la loi juive interdisait de donner à un coupable ou présumé tel quarante coups de fouet. On n'en donnait donc que 39, pour ne pas violer la loi ! Cinq fois Paul avait subi les coups de fouet, par ordre des

Juifs opposés à la foi nouvelle. Et il continue : Trois fois j'ai été battu de verges ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait trois fois naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer : entendons, au milieu des vagues déchaînées, accroché sans doute à une épave ou à une mauvaise barque de sauvetage.

Les Actes des Apôtres nous racontent, dans leurs grandes lignes, tous les itinéraires apostoliques de celui qu'on a surnommé le « Docteur des Nations ». Mais ici S. Paul nous donne un supplément de détails qui sont absolument saisissants. Nous nous rendons compte ainsi de l'héroïsme qui était nécessaire à la propagation primitive de l'Evangile. Jésus-Christ avait promis à ses apôtres qu'ils seraient persécutés pour son nom. Ecoutons S. Paul résumant son existence :

« J'ai été souvent, en voyage, dans des périls sur les fleuves, des périls provenant des voleurs, des périls de la part de ma nation, des périls de la part des païens, des périls dans les villes, des périls dans le désert, des périls sur mer, des périls parmi les faux-frères, dans le travail et la fatigue, dans des veilles nombreuses, dans la faim et la soif, dans des jeûnes nombreux, dans le froid et la nudité. »

Et il ajoute à cela le souci de toutes les Eglises, c.-à-d. de tous les groupes de chrétiens créés par lui. Il avait une âme de père pour tous les fils spirituels que Dieu lui avait donnés.

3o *Faveurs spirituelles :* Nous sommes obligés de nous demander où cet homme puisait son courage. Comme tous les grands saints, comme un François-Xavier, un saint Curé d'Ars et tant d'autres, il lui fallait des grâces exceptionnelles. Il nous laisse entrevoir discrètement quelques-unes de ces grâces. Il avait été élevé, comme il dit, « au troisième ciel », au-dessus des choses terrestres, il avait eu des extases, des visions ineffables. Il avait entendu « des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de dire ».

Il avait aussi une épreuve constante que l'on croit être une ophtalmie incurable, et qu'il appelle *le soufflet de Satan.* Mais Dieu lui avait dit : « Ma grâce te suffit ; car la force se fait voir dans la faiblesse. »

Telle est cette page célèbre. Elle nous révèle en S. Paul un *géant* de l'apostolat chrétien, un exemple de foi et d'amour à méditer et à suivre.

II. — *L'Evangile : Le bon grain dans la bonne terre*

De cette épître émouvante nous passons à l'évangile du jour, à la magnifique parabole du semeur. Elle est bien connue et montre avec quelle souveraine aisance Jésus domine toute la variété des caractères humains. Il divise toutes les sortes d'âmes en quatre catégories :

1o *Les âmes endurcies :* ce sont des âmes sans intériorité, aussi dures que la pierre. La bonne parole tombe sur elles, mais elle n'y entre pas. Même si elle les intéresse un instant, ce qui est rare, la semence est presque aussitôt mangée par les « oiseaux de passage », c.-à-d. par les événements de la vie terrestre.

2o *Les âmes superficielles :* ce sont des âmes qui ne sont pas mauvaises, comme les précédentes. On peut les atteindre, les toucher, leur arracher des larmes de repentir parfois, des désirs de vertu et de sainteté, mais elles n'ont pas de profondeur. La bonne semence ne fait que germer sans prendre de profondes racines. A la moindre difficulté, à la moindre épreuve, au premier souffle de la persécution, au premier rayon brûlant de l'été, les germes se dessèchent et n'arrivent pas à maturité.

3o *Les âmes passionnées et divisées :* à la différence des deux précédentes espèces, elles ont de la profondeur, elles ont de hautes facultés, des talents, de l'intelligence, du génie peut-être, mais en elles le bien et le mal se heurtent et s'opposent avec violence. Leur vie est un drame entre le ciel et l'enfer. A qui seront ces âmes : à Satan ou au Christ ? On se le demande. Elles ne le savent pas non plus elles-mêmes. Les passions les divisent, bonnes ou mauvaises. C'est pour eux que le poète a dit :

J'ai deux tentations, fortes également :
Le duvet de la rose ou le crin du cilice...

Entre les ambitions de ce monde et les hauts désirs de la sainteté, ces âmes luttent toute leur vie. Trop souvent les « épines » étouffent en elles le bon grain.

4o Et enfin, il y a les *bonnes âmes,* c.-à-d. celles qui reçoivent la parole de Dieu, dans une terre bien préparée, bien labourée, débarrassée et des cailloux et des épines, et où le bon grain peut germer, croître, mûrir en épis dorés et rapporter du fruit au centuple, comme dit notre Evangile de S. Luc, ou bien comme il est dit en S. Matthieu, les uns 30, les autres 60, les autres 100 pour un.

Nul doute que cet Evangile ait été placé auprès de l'épître de S. Paul, que nous avons lue plus haut pour nous donner un frappant exemple de ce que peut faire la grâce divine dans une âme d'élite.

D'un persécuteur acharné, mais sincère et de bonne foi, Dieu a pu faire un apôtre admirable comme S. Paul. C'est bien en lui que le bon grain a rapporté cent pour un.

* *

Conclusion : formons de tous ces textes et des idées que nous y avons puisées un bouquet spirituel à méditer tout au long de la semaine : demandons à Dieu l'esprit apostolique d'un S. Paul, demandons à Notre-Seigneur d'être de cette bonne terre où le bon grain de son Evangile rapporte trente, soixante, et s'il se peut, cent pour un ! Ainsi soit-il.

FETE DE NOTRE-DAME DE LOURDES
(11 février)

LOURDES ET L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Dans ses *Promenades dans Rome,* que vont relire peut-être quelques pèlerins de l'Année Sainte, Stendhal écrit : « A Lorette, la Madone est plus Dieu que lui-même... » On connaît cela. C'est la vieille rengaine de tant d'esprits qui s'offusquent et se scandalisent de la grande dévotion mariale du peuple catholique, comme d'une idolâtrie : le culte que nous devons à Dieu reporté sur la Vierge.

A cela Newman répondait : « Cela ne sert à rien d'objecter qu'entre ces deux dévotions à Jésus et à Marie, l'infirmité de notre nature nous portera sûrement à délaisser l'une pour l'autre, la dévotion envers Dieu pour la dévotion envers la créature ; car, je le répète, il s'agit de savoir s'il en a été ainsi, c'est une question de fait » *(Du culte de la*

Très Sainte Vierge dans l'Eglise catholique, Téqui, 1908, note 1).

Or voici la réponse des faits.

Il y a un lieu du monde qui est comme le domaine de l'Immaculée. Là elle est apparue, là elle s'est nommée : « Je suis l'Immaculée Conception » ; là elle est revenue dix-huit fois comme pour bien marquer qu'elle prenait possession de cette terre. Toute cette ville de Lourdes, où affluent maintenant chaque année de toutes les parties du monde plusieurs millions de pèlerins, est maintenant en fonction de la Vierge depuis sa gare jusqu'à ses magasins, en passant par ses hôtels et par ses restaurants.

Eh bien ! de cette terre mariale, sa souveraine a fait une terre eucharistique.

Un de nos récents convertis, venu lui aussi à Lourdes, comme ses aînés Huysmans et Retté et tant d'autres, le notait dans son *Lourdes, Capitale de la prière* : « ...La grandeur de Lourdes, si c'est d'abord d'avoir été le lieu où la Vierge s'est manifestée..., sa gloire, à présent, c'est d'être la cité du Christ dans son Eucharistie » (1re Partie, I).

Avec plus d'autorité encore que le converti et avant lui, Pie X, le Pape de l'Eucharistie, de la communion précoce des enfants et de la communion fréquente, avait écrit : « Lourdes, c'est le centre du culte de Marie et, en même temps, le trône le plus glorieux du mystère eucharistique dans l'univers catholique tout entier. »

Oui l'Immaculée a fait de Lourdes l'apothéose du mystère eucharistique. Elle y exalte et affermit la foi en la présence réelle ; elle y multiplie les autels du sacrifice de la messe ; elle y conduit la catholicité à la Sainte Table. Tout ce qui est l'objet de notre culte au Dieu de l'Eucharistie : *présence réelle, messe, sacrement* y trouve son plein épanouissement.

Nous verrons par là combien vains sont les scrupules d'une vraie dévotion à la Sainte Vierge. Marie n'écarte pas de Jésus Eucharistie, mais y conduit. Les deux blancheurs de l'Immaculée et de l'Hostie s'accordent et celle de l'Immaculée est comme l'ostensoir de celle de l'Hostie.

I. — *Présence réelle*

L'Immaculée de Lourdes exalte et affermit la foi en la présence véritable, réelle et substantielle de Notre-Seigneur dans l'hostie consacrée.

Revivons un instant par la pensée cette procession quotidienne inoubliable du T. S. Sacrement l'après-midi dans le domaine du pèlerinage. Parti de la Grotte, au chant de l'*O Salutaris Hostia*, le cortège s'ébranle. Des phalanges de jeunes filles voilées de blanc, des centaines d'hommes sur deux rangs, des prêtres, des religieux, des évêques précédant, accompagnant ou suivant le dais, déroulent une procession interminable, qui débouche déjà sur l'esplanade du Rosaire quand l'ostensoir quitte à peine les bords du Gave, au chant d'un même *Hosanna* que conduisent les haut-parleurs. Enfin, participants et spectateurs de la procession encadrent de leurs prières et de leur charité, entre les rampes de la basilique et depuis la Vierge Couronnée, la haie doublée, triplée, quadruplée des misères humaines vers lesquelles s'avance maintenant l'Ostensoir suivi des brancardiers.

Minute émouvante qu'on n'oublie plus. Des invocations ardentes montent vers Notre-Seigneur : « Jésus, nous croyons en vous... ; Jésus guérissez nos malades !... Jésus, faites que je voie !... Jésus, faites que j'entende !... Jésus, faites que je marche !... » Une foi qui tend les visages et fait verser des larmes s'empare de la multitude priante.

A ce moment, c'est vraiment une foi vive qui fait voir l'invisible. Si une autre ferveur que celle de nos Fête-Dieu précipite les battements du cœur, c'est que des yeux de sa foi cette foule des pèlerins n'aperçoit plus seulement un ostensoir, mais Jésus lui-même qui passe, qui bénit et qui peut-être va dire tout-à-l'heure à l'un de ces malades couchés sur leur grabat : « Je le veux, sois guéri ! »

Et cette foi en la présence de Notre-Seigneur dans l'Hostie qu'exalte cette manifestation de masse reçoit souvent sa récompense tangible qui l'affermit et la fortifie. C'est l'heure que Dieu choisit entre toutes pour accomplir les miracles de Lourdes. Et par ces miracles, il approuve, il confirme, il authentique en quelque sorte d'une façon qui saute aux yeux la vérité de la parole de Notre-Seigneur et de l'Eglise : Vous avez bien raison d'invoquer Jésus ; c'est bien lui qui est réellement présent sous les apparences de l'hostie ; il vient de guérir vos malades comme autrefois sur les chemins de Galilée.

II. — *La messe*

L'Immaculée de Lourdes multiplie les autels du sacrifice de la messe. Une foi de cette qualité, c'est une foi qui agit.

Voulez-vous me permettre de vous poser une question ? Vous êtes-vous demandé quelques fois le nombre d'autels que pouvaient représenter les sanctuaires de Lourdes : la basilique supérieure, la crypte, le Rosaire avec ses tribunes, l'église paroissiale, les chapelles ces nombreuses communautés ? Plus d'une centaine.

Et nous autres prêtres qui devons attendre parfois une heure et plus avant de pouvoir célébrer notre messe, nous savons qu'ils ne suffisent pas.

Durant la période des grands pèlerinages, c'est-à-dire des fêtes de Pâques à la fête du Rosaire et même au-delà, pendant six mois, chaque matin, 400, 500, parfois 1000 prêtres offrent le sacrifice de la messe dans la cité de l'Immaculée, à la Basilique, à la Crypte, au Rosaire, à la Grotte... Dans quelque sanctuaire où nous conduit notre piété, depuis l'heure la plus matinale, devant soi, à droite, à gauche, les mains des célébrants élèvent au-dessus des fronts inclinés de nombreuses assistances l'Hostie d'adoration, d'action de grâces, de prière et de réparation. Nulle part ne monte plus pressante de la terre la supplication renouvelée du Rédempteur sur le Golgotha : « Mon Père, pardonnez-leur !... »

Et quelle union des fidèles au sacrifice, cette union de foi et de dévotion dont parle le Canon de la Messe ! Ce ne sont plus des enfants de chœur qui répondent au célébrant, en service commandé, mais des scouts volontaires, des jeunes gens recueillis, des hommes les bras croisés. Vraiment ces assistants ne sont pas des spectateurs indifférents ou distraits, mais des participants qui ne font qu'un cœur et qu'une âme avec leur représentant, le prêtre : c'est bien son sacrifice et leur sacrifice : *meum ac vestrum sacrificium.*

Il n'y a que quelques années, pour la clôture du jubilé de la Rédemption, du 25 au 28 avril 1935, ce culte de la sainte Messe s'est traduit dans la cité de l'Immaculée d'une manière inédite, grandiose, unique jusqu'ici. Pendant trois journées de 24 heures, de

jour et de nuit, sans solution de continuité, le saint sacrifice fut célébré à la Grotte miraculeuse. Magnifique synthèse de l'action entreprise et accomplie par l'Immaculée pour la multiplication et la glorification de la messe sur cette terre bénie de Lourdes qui est la sienne.

III. — *La Communion*

L'Immaculée de Lourdes conduit la catholicité à la Sainte Table.

Un de nos grands poètes catholiques d'aujourd'hui a comparé la Rotonde de la Basilique du Rosaire à une pyxide, à un immense ciboire plein d'hosties, à un four sacré dédié aux faims eucharistiques des multitudes (L. Mercier).

Songez à ces interminables communions de Lourdes, où depuis trois quarts de siècle la catholicité tout entière se donne rendez-vous. Pour quelques incroyants venus se rendre compte ou enquêter sur place, pour une poignée de touristes dont Lourdes est seulement une étape de la route des Pyrénées, pour de rares pèlerins qui se contentent de brûler un cierge et de boire un gobelet d'eau aux fontaines, est-ce que la Sainte Communion ne fait pas partie du programme religieux du pèlerinage ? Pas un vrai pèlerin qui voudrait aller à Lourdes sans y communier.

Alors, additionnez le chiffre annuel de voyageurs qu'accuse la gare de Lourdes, et les caravanes venues par autocars de tous les points de la France et des pays voisins, et tous les individuels qui ne rentrent dans aucune statistique : quelle somme de communions et des plus ferventes cela représente ! Les saintes tables ne suffisent plus. Il faut que des prêtres circulent dans la foule afin d'y porter le bon Dieu.

Et ce ne sont pas seulement les convaincus, les habitués, les convertis d'avance, comme l'on dit, que l'Immaculée conduit là-bas à la communion ; mais des hommes qui avaient tout abandonné depuis longtemps, des hommes qui résistaient chaque année au temps de Pâques, des hommes qui croyaient avoir rompu pour toujours avec le Dieu de leur enfance. A Lourdes, Marie a raison de leur indifférence ou de leur opposition. Sa grâce maternelle qui imprègne toutes les couches de l'atmosphère, à la Grotte et près des piscines, sur l'Esplanade et au Rosaire, dans la Basilique et dans sa crypte, cette grâce maternelle les pénètre et les touche.

Ainsi, c'est à cette véritable science du grand don de Dieu — car Notre-Seigneur a institué l'Eucharistie pour nourriture des âmes : prenez et mangez — que la Sainte Vierge conduit à Lourdes, et dans tous ses pèlerinages, les âmes qui la révèrent, qui l'aiment, qui la prient.

* *

Vous le voyez, c'est tout ce qui constitue notre dévotion catholique au sacrement de l'Eucharistie : foi en la présence réelle, culte du sacrifice de la messe, pratique de la communion, que l'Immaculée accroît, développe, intensifie dans les âmes sur la terre d'élection de Lourdes. Elle est vraiment l'ostensoir de Jésus-Hostie et son calice et son ciboire. Elle le révèle à l'humanité d'aujourd'hui sous ses espèces eucharistiques, comme autrefois elle l'a révélé aux bergers, aux mages, aux apôtres sous les dehors de son humanité.

Car c'est bien son œuvre : c'est elle qui a demandé d'élever là une chapelle, elle qui a voulu qu'on y vînt en procession, elle qui a manifesté son désir d'y voir des foules.

Devant ces faits, est-il possible de dire de Lourdes ce que Stendhal écrivait de Lorette : A Lourdes, la Madone est plus que Dieu lui-même ?

— Non ! à Lourdes, et dans tous ses pèlerinages et partout et toujours la T. S. Vierge conduit ceux qui l'aiment à son divin Fils. Elle est l'introductrice auprès de lui, hier au Jésus historique, aujourd'hui au Jésus Eucharistique. C'est son rôle, sa mission, son œuvre.

Aussi ne craignons point de trop aimer la Sainte Vierge, de nous adresser trop souvent à elle, de lui faire une place trop belle dans notre religion. Soyons assurés, au contraire, que plus nous serons à elle, plus aussi elle nous donnera à son Jésus. L'histoire de Lourdes vient de nous le montrer, et il faut bien reconnaître que sans Lourdes notre XIXe siècle finissant n'aurait pas rendu à l'Eucharistie le culte fervent qu'il lui a voué : le XIXe siècle a été le siècle de l'Eucharistie parce qu'il a été le siècle de Notre-Dame.

Lourdes, c'est l'illustration haute en couleur de la devise d'un Montfort : à Jésus par Marie.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXXXIV

LES PAPES D'AVIGNON

La cérémonie du couronnement de Clément V se fit à Lyon avec une grande solennité, le 14 novembre 1305. Ce fut, selon les catholiques d'Italie, le commencement de la « Captivité de Babylone » (1305-1377).

Comme les Papes avaient toujours à craindre, dans Rome, les luttes intestines, la tutelle des barons féodaux et l'influence de l'empereur d'Allemagne, Clément V va résider successivement à Bordeaux, à Poitiers et finalement à Avignon en mars 1309. Avignon faisait partie du Comtat-Venaissin qui appartenait au Saint-Siège depuis 1274. L'influence française fut évidemment prépondérante sur le Saint-Siège, entouré de prélats français et occupé par des papes, tous français. La papauté séjourna donc 68 ans à Avignon, avec une liberté dont elle n'aurait peut-être pas toujours joui, à Rome, à cette époque.

* *

Quoiqu'il en soit, Clément V va prendre vis-à-vis du roi Philippe le Bel une attitude relativement humiliée, que n'eurent jamais Grégoire VII et Innocent III par exemple, devant les souverains d'alors. La cérémonie du couronnement était à peine terminée que Philippe le Bel, sans perdre de temps, essaya d'obtenir la *condamnation de la mémoire de Boniface VIII*. Il voulait qu'il fût condamné comme hérétique, que son nom fût rayé de la liste des évêques de Rome et son corps exhumé pour être brûlé. Quelle rancune et quelle férocité chez un roi « très chrétien » ! Clément V, évidemment, ne pouvait satisfaire une telle haine. Il accorda néanmoins beaucoup, peut-être trop. Il confirma la levée des censures, faites par son prédécesseur, releva même Nogaret